

Le lieu comme réalisation du soi

JACYNTHE TREMBLAY, *Je suis un lieu*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, 310 pages

Nancy Rivest

Volume 12, numéro 1, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86862ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rivest, N. (2017). Compte rendu de [Le lieu comme réalisation du soi / JACYNTHE TREMBLAY, *Je suis un lieu*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, 310 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(1), 36–38.

LE LIEU COMME RÉALISATION DU SOI

Nancy Rivest

Professeure de philosophie au Cégep régional de Lanaudière à Joliette

JACYNTHÉ TREMBLAY

JE SUIS UN LIEU

Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, 310 pages

UNE PHILOSOPHIE DE LA RELATION

Je suis un lieu, voilà un titre tout à fait singulier à l'apparence poétique et qui évoque à lui seul toute la complexité de la pensée du philosophe japonais, Nishida Kitaro (1870-1945), fondateur de l'École de Kyoto comptant plusieurs disciples directs et indirects. Cet essai reflète l'entreprise colossale à laquelle Jacynthe Tremblay s'est livrée afin de rendre accessibles et de manière plus fidèle les concepts centraux de cette philosophie tout à fait originale.

On peut être déconcerté du fait que ce soit une québécoise d'origine, tel que son nom l'évoque, qui relève ce défi. On pense évidemment à la difficulté que pose la différence de langue, mais surtout de langage. Il faut préciser que l'auteur est spécialiste en philosophie de la religion et en philosophie japonaise en plus de vivre au Japon depuis environ vingt ans. Jacynthe Tremblay s'est consacrée à la traduction française des œuvres de Nishida et poursuit ses recherches sur ce philosophe qui, dit-elle, a profondément marqué sa vie et sa personnalité.

Elle nous offre ici un ouvrage très personnel, en grande partie autobiographique dans «le souci d'humaniser la philosophie de Nishida» (p. 15). Il s'agit du récit d'une rencontre ou plus précisément de toutes ces rencontres qui l'ont transformée et lui ont permis d'expérimenter «cette pensée du côté de la vie» qu'est celle de Nishida. Ce lieu dont il est question est celui de la découverte, d'une subjectivité constituée de «multiples interrelations», à soi, à l'autre, au milieu et qui transforment l'être non seulement intellectuellement, mais dans son existence réelle.

Le style choisi par Tremblay est en lui-même un reflet de la «logique topologique» du penseur, logique qui consiste à penser l'individu non pas comme «une raison pure séparée des mondes matériel, biologique et historique», mais qui doit plutôt «être compris à partir de ces relations à son lieu» (p. 201). C'est la raison de sa démarche. Elle prend le soin de situer chaque notion dans un contexte particulier. Pour ce faire, la spécialiste utilise nombre d'exemples, accessibles parce qu'ils appartiennent à des lieux

communs ou tout simplement parce qu'ils sont tirés de ses expériences personnelles. Tel qu'elle le souligne en introduction, elle ne se contente pas de décrire la philosophie de Nishida, mais préfère la mettre en œuvre en inscrivant le «contenu», soit les concepts ou aspects de la pensée nishidienne, dans un «lieu», le lieu étant ici les cinquante-quatre courts tableaux divisés en onze sections qui composent l'ouvrage.

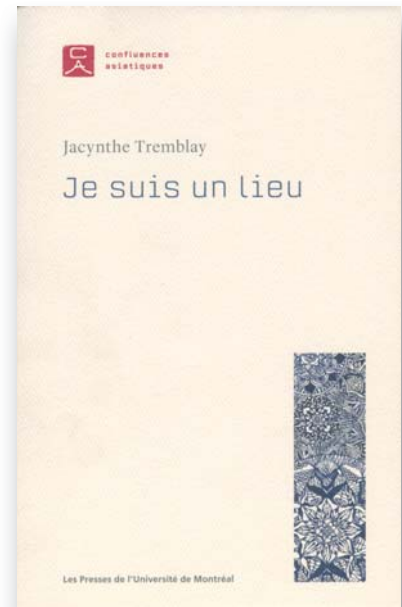
Ce qu'on retient surtout, et ce à quoi s'emploie la spécialiste de Nishida, c'est l'idée que le moi est l'environnement, qu'il n'est rien sans les relations qu'il établit avec son milieu, sa relation à lui-même (par la mémoire entre autres), à l'autre ou «l'altérité absolue» (la confrontation à une autre culture, par exemple) et à la connaissance.

DE L'UNIVERSEL AU PARTICULIER

Le thème de la subjectivité humaine est donc au cœur des réflexions du philosophe nippon et c'est en fonction de ce dernier que s'effectue le choix des concepts présentés dans cet ouvrage. Nishida procède à un décentrement de cette même subjectivité, il s'efforce de comprendre non pas «le monde à partir du soi» dans la lignée de Descartes, mais «le soi à partir du monde».

Nous sommes ainsi introduits dans une représentation de la subjectivité totalement inversée par rapport à notre conception occidentale et qui se reflète non pas de manière strictement spéculative, mais dans la vie de tous les jours, faut-il le souligner. En effet, Tremblay nous fait remarquer que la structure langagière européenne s'organise autour du sujet, d'un «je» qui devient indispensable au discours. Conséquemment, l'organisation de la pensée se produit selon la même logique, faisant du «je» le «sujet de connaissance» qui englobe tout. La syntaxe japonaise fonctionne à l'envers, partant plutôt du contexte, de l'environnement «qui tiennent une place privilégiée, sur les plans tant du discours que de la logique» (p. 123). Ce sont donc deux modes de raisonnement diamétralement contraires, sans pourtant être opposés.

Pour expliquer cette distinction, l'auteur fait une analogie avec le moteur de recherche GoogleMap. La tendance est de prendre comme point de départ notre



position, soit le «je», faisant de ce dernier l'élément le plus important ou «englobant». Le «je» devenant pour ainsi dire le monde. Toutefois, la magie du moteur de recherche est de nous rappeler que l'endroit recherché se situe dans un lieu beaucoup plus vaste: une ville, un pays, un continent, une planète, etc. Par conséquent, le «je», bien qu'il conserve son caractère central, perd sa dimension englobante. C'est lui qui est englobé, il n'est plus premier. Le parallèle établi ici sert surtout à démontrer la difficulté que peut poser notre cadre conceptuel face à l'altérité, ce qui constitue un obstacle majeur à la connaissance et à la rencontre véritables.

LE CONCEPT DE «L'AUTOÉVEIL» OU L'UNITÉ CORPS ET ESPRIT

Ce qu'on retient surtout et ce à quoi s'emploie la spécialiste de Nishida, c'est l'idée que le moi est l'environnement, qu'il n'est rien sans les relations qu'il établit avec son milieu, sa relation à lui-même (par la mémoire entre autres), à l'autre ou «l'altérité absolue» (la confrontation à une autre culture, par exemple) et à la connaissance.

Dans tous les cas et à travers le témoignage des différentes expériences qu'elle a vécues dans son immersion au Japon et qu'elle relate avec franchise et humour, la spécialiste permet au lecteur de voyager, d'être plongé dans un milieu qui l'amène justement à se décentrer et à s'en trouver transformé. En cela, elle est fidèle à l'ambition nishidienne, car en situant la subjectivité dans un horizon plus vaste, on évite de réduire la subjectivité au solipsisme et à une entité stérile. Le «je» étant un lieu, il laisse place à la transformation, à ce que Nishida appelle l'«autoéveil».

L'auteur a recours au concept du jeu pour rendre compte de cette notion essentielle. Qu'il s'agisse du jeu musical ou bien du jeu d'échec ou encore d'arts martiaux, on arrive au constat suivant: «En jouant, le joueur se fait tout entier jeu et par le jeu, il s'éveille à lui-même. [...] L'autoéveil signifie

JE SUIS UN LIEU

suite de la page 36



qu'il se saisit en tant que composante intégrante du jeu, c'est-à-dire comme partie prenante d'un rapport de détermination réciproque» (p. 92). Cette «détermination réciproque» n'est possible que dans l'«expérience pure» ou immédiate, soit quand la subjectivité est totalement impliquée dans le moment présent. Le dualisme se trouve ainsi dépassé puisque c'est l'expérience qui est première, ce qui ramène le sujet là où il est en réalité, soit dans une expérience vivante, organique, dans un horizon qui le transcende.

DÉTERMINATION RÉCIPROQUE ET RECONNAISSANCE DE L'ALTÉRITÉ

L'essai de Jacynthe Tremblay demeure, malgré les qualités évoquées précédemment, difficile d'accès sans quelques notions philosophiques et même musicales afin de surmonter le caractère très technique de certaines démonstrations. Par-delà la prouesse intellectuelle dont cet exercice de vulgarisation est l'aboutissement, le mérite revient surtout au fait de vouloir accessible une pensée plus actuelle que jamais.

En effet, dans un contexte social et politique qui tend à présenter l'autre comme un ennemi face auquel on voudrait ériger des frontières réelles ou imaginaires afin de préserver son identité, en même temps qu'on bafoue d'autres frontières, plus virtuelles celles-là, au nom de cette même affirmation identitaire, le décentrement de la subjectivité auquel nous convie Nishida peut s'avérer d'un grand secours. Le fait de démontrer que l'individu «ne naît pas de lui-même», qu'il est un «être relationnel» qui chaque jour a la possibilité de se déconstruire et de se reconstruire au gré de ses rencontres, que «l'individu peut accéder à lui-même uniquement lorsqu'il subit (de gré ou de force) l'influence de ce qui est autre que lui», «[que] sa véritable identité se révèle au sein de ses relations à une altérité absolue» (p. 262), tout cela remet en perspective la conscience du soi individualiste prédominante.

La philosophie de la relation de Nishida vient nous rappeler la nécessité du risque de la rencontre avec l'autre comme possibilité de se retrouver, de se reconstruire. L'autre est, malgré sa différence inaliénable, constitutif de notre être et réciproquement. Les scènes relatées par Jacynthe Tremblay, remplies d'humanité, pointent toutes dans cette direction: «Je suis un lieu» signifie donc un «je» multiple, mouvant, continu, situé, avec tout ce qui existe, dans un universel qui le dépasse, l'englobe, l'anime dans une expérience réelle et concrète faisant de l'existence un événement. ❖

LES YEUX TRISTES...

suite de la page 37



«S'ASSEOIR N'EST VRAIMENT PAS FACILE»

On peut très certainement reprocher à l'auteur son amertume. La faiblesse de cet essai réside donc dans son défaitisme, assurément. Pour le lecteur, il est plutôt accablant d'être toujours plongé dans ce passé magnifié alors que le présent est ignoble et le futur plus qu'incertain. En effet, l'anthropologue est avare de solutions, mais d'une grande générosité lorsqu'il s'agit de déprécier l'avenir caduc qui nous est réservé. Dans «Celui qui va trop vite est impoli» (p. 79), l'Internet, cette toile «qui nous emprisonne» et le réchauffement planétaire, accéléré par ce désir généralisé de dépassement, nous entraînent inexorablement vers un mur dans lequel nous fonçons à vive allure. Il y a transposition évidente à faire entre cette réalité moderne qui nous pollue l'âme et le regret de vieillir de Bouchard, alors que les meilleurs jours, selon lui, sont loin derrière. Elle est établie par cette métaphore du camion qui nous ramène à sa vieille carrosserie qui ne cesse de prendre de l'âge.

Les paupières lourdes de mon camion charrient mon âme englacée. Mon camion danse dans ses chaînes rouillées. Il chante son effort, son arraché et son élan. Dans cet océan de travail, tout grince et tout force («Celui qui va trop vite est impoli» p. 89).

Que restera-t-il du grand Serge Bouchard, cet historiographe des temps modernes? Cette grande voix, sans nul doute, aura accompagné camionneurs dans leur grande épopée routière, mais aussi plusieurs âmes anonymes, ces auditeurs et lecteurs silencieux. Il aura contribué à l'enrichissement de tous ces esprits en revisitant de grandes pages d'histoires de l'Amérique. ❖

DOMAINE
LA FRANCE

Le toast du centenaire
de L'Action nationale



VIGNOBLE
RIVIÈRE DU CHÊNE

807, chemin de la Rivière Nord
Saint-Eustache

Tél. : 450 491-3997 - Téléc. : 450 491-6339

www.vignobleriviereduchene.ca



Commanditaire des soupers-conférences
de L'Action nationale